tout des Français tapageurs, des amis de la chicane qui ont souvent des démêlés avec la police, et qui encombrent les tribunaux des alcades.

Malgré cela l'arrivée de tous ces ouvriers a procuré un bien immense au pays. D'un côté, ils lui ont apporté les arts perfectionnés, et ont donné une forte impulsion à l'intelligence des artisans du pays; de l'autre, ils obligent les chefs d'ateliers mexicains à être moins paresseux et de meilleure foi, s'ils ne veulent pas s'exposer à mourir de faim; car, comme ces chefs d'ateliers n'ont jamais une piastre devant eux, on est forcé de leur faire des avances pour toutes les commandes, et il arrive souvent qu'ils dépensent l'argent sans livrer l'ouvrage. On leur préfère donc doublement les ouvriers étrangers, parce qu'on n'est pas obligé de leur faire d'avances et parce que le travail est plus soigné.

Il est à remarquer que c'est presque exclusivement à la France que le Mexique est redevable des bons ouvriers qui ont fait avancer si rapidement les arts mécaniques depuis vingt-cinq ans [1]. Quoique les Espagnols soient beaucoup plus nombreux que nous, ils ne concourent qu'infiniment peu au développement des arts mécaniques. Je n'ai jamais connu d'autres artisans espagnols que deux ou trois cordonniers et quelques tailleurs; mais en revanche, la Péninsule envoie en abondance dans son ancienne colonie des marchands de vins, des épiciers, des garçons de boutique et des portiers. Les espagnols brillent davantage dans les beaux-arts : les directeurs de l'Académie de peinture et de sculpture sont d'habiles professeurs, et l'architecte Hidalga est un homme d'un mérite peu ordinaire.

[1] L'instruction publique est aussi redevable aux Français des progrès qu'elle a faits.

Quant aux Anglais, ils ont toujours fort peu contribué à l'avancement du Mexique en quoi que ce soit : ils y viennent vendre leurs marchandises ou exploiter les mines, et pas davantage. Pendant longtemps, je n'ai pas compté plus d'un artisan anglais sur trente ouvriers français. Depuis, on en a engagé un assez grand nombre pour les fabriques de toile de coton. Sans cette circonstance, il n'y en aurait pas plus qu'auparavant.

Malgré des faits aussi notoires, il y a beaucoup de Mexicains qui croient ou affectent de croire, je ne sais pourquoi, que les Anglais qui viennent chercher fortune au Mexique sont plus dignes de considération que les Français qui s'y trouvent au même titre. S'ils se donnaient cependant la moindre peine d'étudier les personnes, ils reconnaîtraient bientôt qu'ils sont injustes à notre égard. S'il est vrai qu'à nombre égal, les Français présentent plus de gens aux formes rustiques que les Anglais, c'est qu'il ne vient guère d'Angleterre que des négociants et des commis, tandis que la France nous envoie des émigrés de toutes les classes. Mais si l'on veut traiter la question impartialement, on doit comparer ensemble les classes qui se correspondent. Or, pour peu que ces Mexicains veuillent ouvrir les yeux à la lumière, ils reconnaî-

tront que, s'il est au Mexique des hommes distingués par leur naissance, par leur éducation, par leur savoir, ils y sont bien plutôt venus de France que d'Angleterre [1].

Tout le monde sait aussi que nos artisans sont infiniment moins grossiers qu'ils ne le sont dans tous les autres pays d'Europe, et qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ennoblissent leur état par une intelligence cultivée et des manières polies.

Et si l'on compare l'importance de la mission de chacun, on reconnaîtra que tous nos ouvriers, malgré leur rudesse et leurs défauts, ont plus fait avancer le Mexique depuis trente ans que tous les trafiquants anglais ne le feraient en dix siècles (70).

La pétulance du caractère des Français peut en rendre quelques-uns inconséquents, brouillons, comme je l'ai dit tout à l'heure; mais il n'est pas vrai pour cela que le caractère général de notre nation soit léger, inconsidéré, inconstant, comme tout le monde se plaît à le dire, comme les géographes le répètent après Voltaire, sans nous faire savoir ni comment ni pourquoi. Si les Français méritaient l'épithète de légers, ils ne donneraient leurs soins qu'à des futilités, et cependant personne ne s'aviserait de nier qu'ils se trouvent en majorité parmi les génies pro-

[1] Que les Mexicains qui nous dénigrent s'informent auprès des négociants de Mazatlan et de Guaymas de la conduite que tiennent les officiers de la marine militaire de France, lorsqu'on leur propose de passer de l'argent en contrebande, et ils auront une idée plus juste du caractère français.

fonds que les deux derniers siècles nous ont donnés. S'ils étaient inconsidérés, ils ne sauraient tirer de leurs idées aucune conséquence logique, importante; néanmoins personne ne se refuse à proclamer l'utilité de leurs travaux. S'ils étaient inconstants, ils ne seraient capables d'aucune espèce de perfectionnement dans les arts et dans les sciences, et c'est le contraire qui a lieu. Que signifie donc le reproche qu'on nous adresse? Voudrait-on indiquer par là la facilité avec laquelle nous brisons un trône ou nous relevons l'idole abattue? Mais cette succession perpétuelle de triomphes et de défaites des partis tour à tour vainqueurs et vaincus, prouve au contraire la gravité de leurs pensées, leur énergie et leur constance dans les principes opposés qu'ils professent.

Prétendrait-on faire allusion aux caprices du goût des Français pour ce qui regarde la matière, la couleur, la forme de leurs vêtements et de leurs meubles? Mais n'est-ce pas l'inconstance des modes qui alimente l'industrie, qui en développe les progrès? D'ailleurs tous les peuples ne s'empressent-ils pas d'adopter les changements que Paris a décrétés à cet égard? Ils mériteraient donc le reproche qu'ils nous font, sans avoir ni le mérite de l'invention ni celui de l'initiative. Ce dicton ne repose donc sur rien de solide; il manquerait même d'exactitude en se bornant aux Français du temps de la Régence et de Louis XV; car si la cour méritait alors d'être stigmatisée, la France ne le méritait point.

Si l'expérience n'a pas encore fait revenir les

Mexicains du faux jugement porté contre nous, j'en dirai la raison en peu de mots.

D'abord, on sait que rien n'est plus difficile à détruire qu'un préjugé. La voix générale nous condamne, et les générations qui suivent, se reposant sur l'opinion de leurs devanciers, ne se mettent guère en peine de nous absoudre. Il est si commode de faire comme les moutons de Panurge.

Puis, comme on trouve partout plus de cerveaux légers que d'esprits solides, plus de gens grossiers que d'hommes bien élevés, le préjugé se trouve souvent confirmé si l'on s'arrête à des individualités.

Enfin, puisqu'il faut tout dire, les Mexicains n'aiment pas les étrangers [1], de quelque nation qu'ils soient. L'aversion qu'ils ressentent pour eux, ils l'ont puisée au foyer paternel, ils l'ont héritée de leurs aïeux. De sorte que la persuasion que l'étranger a de n'être point aimé fait qu'en général il recherche peu la société des Mexicains. Les Français vivent, à peu d'exceptions près, complétement isolés, circonstance qui ne permet guère qu'on les connaisse à fond.

Cependant, malgré cette prévention injuste contre nous, il n'est pas moins vrai qu'on préfère encore notre compagnie à celle des Anglais, parce que notre caractère, nos usages, notre esprit, et jusqu'à la légèreté qu'on pourrait reprocher à quelques-uns, sont

[1] On verra dans le douzième chapitre que l'éloignement que les Mexicains éprouvaient pour les étrangers, au sortir de la domination espagnole, a beaucoup diminué de nos jours. Une génération de plus suffira sans doute pour le faire disparaître tout à fait.

avec les Mexicains autant de points de ressemblance que les peuples du Nord n'ont pas au même degré. Les dames surtout accordent aux Français une préférence marquée. Plus disposées que les hommes à revenir d'une antipathie que rien ne justifie à leurs yeux, nous trouvons toujours au Mexique des épouses fidèles, des maîtresses aimantes, des amies dévouées (71).

Parmi celles que j'ai connues qui se sont toujours montrées les amies déclarées des étrangers et leur appui dans l'occasion, je me plais à citer l'excellente dame Luisa Flores de Jimeno, mariée en secondes noces à un Espagnol du nom d'Herrera. Si la fortune n'était pas aveugle, elle aurait comblé de ses faveurs cette bonne et généreuse Mexicaine, qui saurait en faire un si noble usage. Je nommerai aussi la vieille dame Vicenta Cortabarria, l'amie et le soutien des étrangers à Oaxaca. Je l'ai peu connue, mais assez cependant pour l'aimer; car, outre les qualités de son cœur, elle avait le don d'être aimable malgré ses soixante-douze ans et les infirmités inséparables de la vieillesse.

Enfin, je publierai le nom de madame de la Vega, femme de l'ex-gouverneur du territoire de Colima. Nulle part on ne saurait trouver une aménité de caractère plus constante sans arrière-pensée, et une hospitalité plus franche, plus généreuse que chez elle. Au reste, toutes les dames de Colima méritent à peu près également le même éloge pour l'accueil qu'elles font aux étrangers.

L'éloignement que les hommes, en général, éprouvent pour nous ne se retrouve pas à un degré égal dans tous les rangs de la société mexicaine. Ceux qui nous aiment le moins appartiennent à la haute classe; le bas peuple reste indifférent tant qu'il n'est pas excité contre nous; quant aux Indiens, ils nous préfèrent aux créoles. Cela vient sans doute de ce que nous les traitons mieux, avec plus de bienveillance, que nous payons leurs services plus généreusement, et qu'enfin nous n'avons jamais eu aucun démêlé avec eux.

J'ai vu à Tehuantepec et à Juchitan d'anciens colons du Goatzacoalco captiver à tel point la bienveillance des naturels du pays, qu'ils en faisaient, pour ainsi dire, ce qu'ils voulaient. J'ai connu aussi un jeune Français dans la Huasteca qui était considéré comme un cacique par tous les Indiens au milieu desquels il vivait. Sur toutes les côtes de l'est et de l'ouest du Mexique, je n'ai jamais remarqué le moindre sentiment haineux ni même la moindre prévention contre nous, chez les bons paysans sous le chaume desquels j'ai passé bien des jours. J'ajouterai même que, me trouvant forcé par un accident de m'arrêter une semaine dans un village d'Indiens de pure race de l'État de Michoacan, à l'époque de la rébellion des montagnards de Jichu, j'acquis un tel ascendant sur l'esprit des principaux habitants, que je fus effrayé de ce qu'un autre eût pu faire à ma place, s'il se fût agi de les soulever contre les habitants des villes qu'ils détestent.

Quoique les Français, souvent inconséquents et

brouillons, se voient plus exposés à la sévérité de la critique que les Anglais et les Allemands, plus froids et plus posés, le caractère social de ceux-ci n'en offre pas moins des points vulnérables à l'œil de l'observateur.

L'Anglais égoïste (72), affectant le mépris pour tout ce qui n'est pas britannique, est puéril dans ses mille distinctions de classes et de rangs, superbe à l'égard de ses inférieurs, et rampant devant ses supérieurs. L'Allemand, singulièrement disposé au commérage et au dénigrement, montre une souplesse de caractère qui n'est pas toujours compatible avec une noble fierté. Jaloux des Français, par qui sa nation a été souvent humiliée, il leur est hostile, et affecte de les mettre beaucoup au-dessous des Anglais, espérant donner le change à l'opinion, aux dépens de ses maîtres en gloire et en civilisation [1].

Quant aux hommages que les Anglais et les Allemands rendent à la fortune, je n'hésite pas à dire qu'ils sont plus exclusifs, plus exagérés que ceux dont nos compatriotes sont coupables à mes yeux.

Qu'on ne pense pas cependant qu'il ne vient au Mexique que le rebut de tous les peuples d'Europe.

[1] Il va sans dire que la règle offre de nombreuses exceptions. J'ai connu partout des Allemands fort aimables; j'ai trouvé à Colima surtout des amis généreux de cœur et nobles de sentiments. Ils étaient des villes anséatiques. On peut ajouter que depuis les expositions universelles des produits de l'industrie à Londres et à Paris, et surtout depuis la guerre de Crimée et l'affaire Crampton, les Allemands paraissent avoir un peu modifié leur opinion à cet égard.